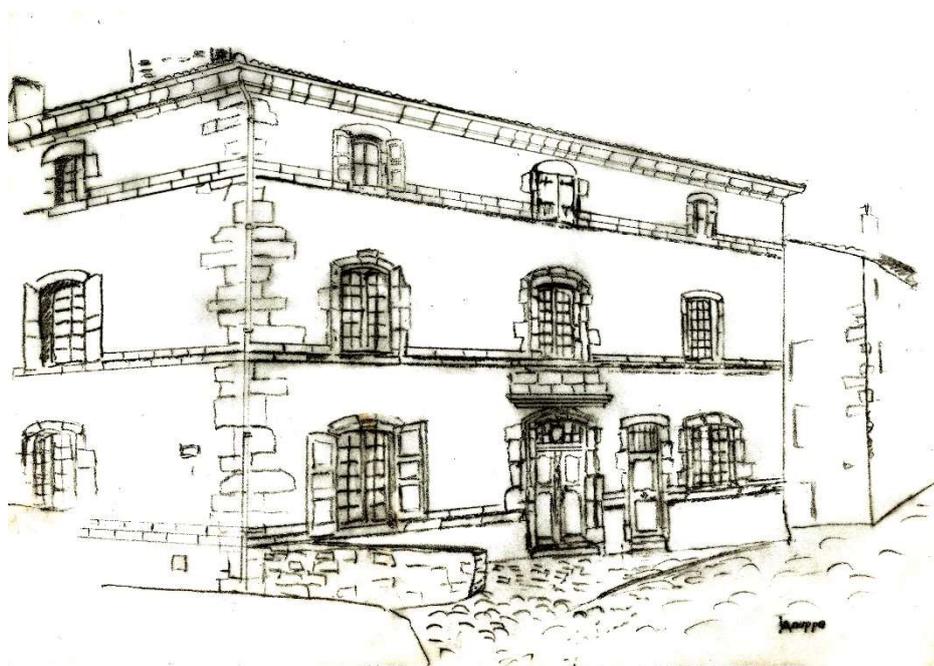


L'hôtel particulier du bailli de la cité et du marquisat d'Allègre

Ce bâtiment emblématique, rue Porte de Monsieur et voisin de la Place de l'Église Saint-Martin est connu des habitants d'Allègre sous le vocable «Hôtel Coeffier» «Hôtel de l'intendant», plus récemment, maison du maître dentellier Gabriel Breul, l'ancienne pharmacie, l'Opéra Tissé...

Cette construction, imposante lorsqu'on resitue le bâtiment dans son apparence très probable à l'époque de l'Ancien Régime, vu les vestiges architecturaux à peine modifiés, pose pas mal de questions sur son origine et sa fonction.

Nous avons tenté ici un premier débroussaillage compte tenu des premières informations dont nous disposons.



Nous avons réalisé ce dessin qui restitue cet ensemble vers 1750, unifié sur sa façade à rue, bien équilibré dans ses volumes avec trois rangées de larmiers, une corniche en pierre taillée moulurée, des fenêtres hautes et larges rythmant le tout avec un apport important de lumière, un portail d'honneur au centre et un portail annexe de fonction.

Qui a fait construire ce bâtiment important ? Quand ? Pour l'instant, nous n'avons pas de réponse à cette première question. Des recherches devraient être menées à la maison des Notaires et Aux Archives Départementales, cela pourra se faire dans l'avenir. Après avoir été ouvert à la visite et à l'examen par plusieurs spécialistes, l'ensemble paraît avoir été construit dans la première moitié du 18^e siècle.

Une exploration plus complète nous a fait découvrir des vestiges plus anciens indiquant la présence d'un bâtiment important, sans doute un hôtel particulier vers le 15^e siècle.

En témoigne en sous-sol, une cave importante édifiée avec les mêmes techniques que celles mises en œuvre aux écuries du château et dont nous avons livré les éléments de construction dans l'article «De nouveaux dessins de la cité d'Allègre», ainsi que «Des habitations civiles protégées» dans la rubrique «Patrimoine» .

La cave est restée en bel état de conservation vu le système d'aération important via deux fenestragés facilitant un courant d'air permanent. Les enduits du coffrage de la voûte sont restés quasi-intacts et permettent de déterminer l'essence du bois qui a servi à ce travail. La cave de l'ancienne cure datant également du quinzième siècle possède un volume inférieur à ce bâtiment.



A noter, dans la partie ouest, une structure en colombage plus récente permettant d'isoler et protéger les meilleurs crus par les propriétaire. Il était fréquent de conserver ces structures de fondation lors de reconstructions s'établissant sur les siècles suivants, les exemples sont nombreux à Allègre.

Ces travaux en sous-sol impliquaient également la construction de citernes, ce qui n'était pas d'office obligatoire à Grazac. En effet, un critère d'édification de cette première cité autour d'une église romane a bien été celui de l'accès à l'eau et à des sources, encore présentes actuellement.

En témoigne ici l'existence d'un puits médiéval intérieur au bâtiment, critère de luxe et de confort au 15^e siècle .



Cette installation devait permettre de fournir en eau les sanitaires de l'époque ainsi que les éviers agrémentés de puisettes telles que vous pouvez l'observer sur la photo de gauche.

Autre structure médiévale, juste à l'entrée d'honneur du bâtiment et reliant cave et puits, un dallage recouvrant vraisemblablement tout le rez-de-chaussée, car nous en avons redécouvert d'autre suite à un retrait de pavés de ciment.



Par ailleurs, sur la photo de gauche : deux dalles particulières à pans coupés et présentant en leur centre une ouverture circulaire rebouchée, ont pu servir de dalles de récupération d'un escalier à vis complétant ainsi les témoins de la partie médiévale du bâtiment. Ces dalles ont en moyenne une largeur de 115 cm, la partie circulaire centrale = 20 cm. Un escalier à vis relativement étroit du type de celui que l'on peut retrouver dans l'ancien Hôtel de Pouzols gardant l'ancienne poterne de l'entrée de la Rue du Château.

Ce sont des hypothèses à vérifier et si un lecteur spécialiste de ce type d'architecture pouvait nous éclairer, ce serait bienvenu.

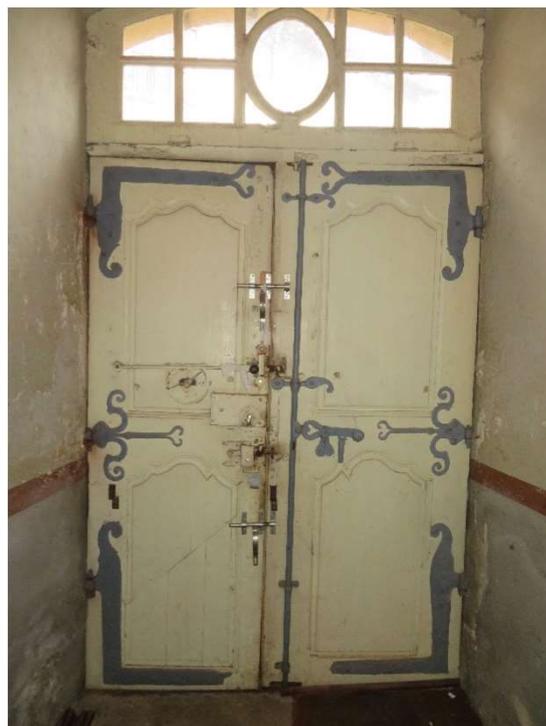
Le bâtiment du 18^e siècle.

Ce qui frappe d'emblée à l'extérieur, c'est le portail d'honneur, structure architecturale complète avec son fenestration élaboré agrémenté de pierres moulurées et de parement.

L'imposte est d'origine et comporte toujours ses verres d'époque. Les deux ouvrants comportent des panneaux moulurés de style Louis XV. La partie centrale est sculptée d'une frise végétale montante et surmontée d'une fleur de lys qui a échappé aux saccages révolutionnaire. Nous reviendrons sur cet emblème important qui n'était pas là par hasard et qui devait correspondre aux destinations de ce bâtiment ainsi qu'à la fonction de ses occupants. C'est notre hypothèse, nous dégagerons ces pistes un peu plus loin dans cet article.



La partie interne du portail comporte encore ses pentures en fer forgé, sa serrure d'origine et qui est toujours en état de fonctionnement malgré l'usure du temps, un cloutage en forme de losanges, des verrous postérieurs. Ensemble qui sera remis en état et protégé par la suite.

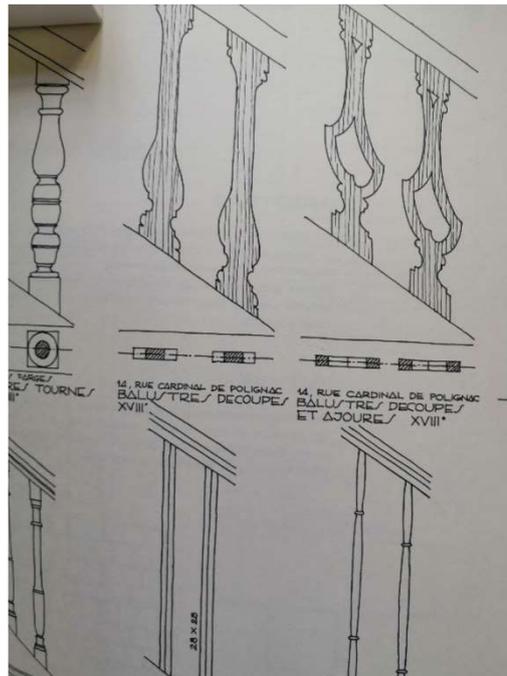
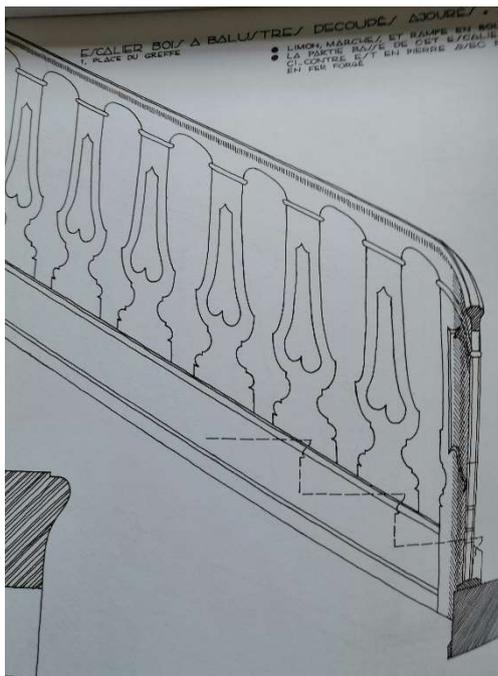


L'escalier d'honneur

Le portail ouvert, l'escalier principal se découvre dans son architecture, très semblable à celle des hôtels particuliers du Puy-en-Velay. En témoigne, un garde corps avec rampe à balustres plates et découpées.



Ce type d'escalier permettait au maître et la maîtresse de maison d'apparaître en position haute suivant le protocole de l'époque. Les marches sont profondes, épaisses et bien balancées. Il peut se gravir avec confort. Il ont beaucoup servi en témoigne le nez des marches assez usé par endroit.



Ci-dessus un relevé d'un escalier du même type dans des hôtels particuliers, rue du Greffe au Puy et à droite Rue Cardinal de Polignac, milieu du 18^e siècle.

Ces aménagements en réduction d'intérieurs de châteaux d'agrément de l'époque sont autant d'indicateurs de l'appartenance sociale des premiers occupants.

Le rez de chaussée.

Cette partie a été réaménagée vraisemblablement dans le courant du 20^e siècle. Il est possible que Gabriel Breul, maître dentellier ait engagé ces travaux. A ce jour nous n'avons pas encore pu dépouiller les caisses d'archives recueillies dans ce bâtiment.

Ce que l'on peut dire, c'est que des éléments du 18^e siècle ont été conservés et ont même servi



d'inspiration pour la partie décorative, en témoigne une reproduction des balustres du grand escalier servant de frise à l'arrière cuisine. L'ensemble est assez réussi.

De nouveaux plafonds ont été réalisés avec des moulures agrémentées de feuillages, dans l'esprit du 18^e siècle. Le choix des couleurs, plus contemporaines, ont vraisemblablement été réalisées par Christian Breul, artiste qui a occupé une partie du bâtiment durant de nombreuses années.

Il en est de même du boudoir qui présente des boiseries et placards du 18^e siècle, structure que nous retrouverons au 1^{er} étage dans son état d'origine.



La salle à manger donnant en surplomb sur les jardins en terrasse est agrémentée d'une cheminée monumentale. Elle est surmontée d'un linteau monolithe vraisemblablement en pierre de Volvic polie et gravée de volutes. Il en est de même des jambages.



Le dessin de reconstitution, en première page, restitue la façade principale dans son unité. C'est ainsi que la devanture de la pharmacie qui est apparue à la fin du 19^e siècle est remplacée par le fenestrage d'origine.

En réalité le bâtiment est divisé en deux parties, celle de droite était agrémentée d'une entrée de service qui devait donner accès à un local pouvant accueillir du public. Cette pièce, dès la fin du 19^e siècle, a tout d'abord été une pharmacie, puis le magasin de dentelles et textiles de Gabriel Breul, ensuite l'Opéra Tissé et actuellement la librairie «Cap de l'Etang». Un mur porteur séparait cette partie de l'autre, plus importante, que nous avons en partie décrite. Au 18^e siècle déjà le passage entre les deux se faisait par l'intermédiaire d'un couloir qui comporte toujours sa porte intérieure d'origine. Il en est de même pour le premier étage où se trouvaient les chambres qui comportent encore une bonne partie des portes, boiseries, placards et cheminées. Les deux parties se rejoignaient par une ouverture aujourd'hui murée mais qui conserve ses portes et boiseries d'époque.



L'ancienne pharmacie, début du 20^e siècle, et le portail de service avec son imposte en fer forgé .

Le premier étage

L'ensemble conserve un nombre important de boiseries, portes, placards d'époque. Les différents occupants ont eu le souci de conserver cet héritage du passé, ce qui n'est pas fréquent. En effet, d'après plusieurs témoignages de nos collègues liés au Patrimoine, les incendies et autres destructions, les ventes d'ensemble voire le pillage de contenus d'hôtels particuliers en partie abandonnés font dire que c'est une chance de voir conservés ici ces témoins d'une époque.

Un premier exemple, ce sont des fenêtres du 18^e siècle dont la structure en résineux a résisté au temps, également les verres et les huisseries en fer forgé. Nous disposons ici de façon exceptionnelle de fenêtres à deux battants à la française se refermant l'un sur l'autre sans montant fixe dans la partie centrale.



Ci-dessus, une peinture à charnière, une poignée d'espagnolette avec son support à charnières mobile.

D'autres fenêtres ont des systèmes de suspension par fiches à broches. Rien que l'étude de ces fenêtres, miraculeusement intactes, mériterait à lui seul un article . C'est un domaine d'étude qui reste peu exploré mais, vu la destruction importante de ces trente dernières années pour faire face aux problèmes d'isolation thermique, nombre de fenestragés ont disparu.

Ici, ces fenêtres seront restaurées et l'isolation thermique revue dans de nouvelles conceptions plus efficaces et protégeant ces rares et fragiles témoins d'une époque. Suite à une première recherche, notamment en consultant l'étude «*Les châssis de fenêtres du 15^e au 18^e siècle*» – *La France occidentale, études monographiques XVIII^e siècle*.



Nous mettons en évidence une information importante : ces fenêtres ont un niveau de réalisation très semblable à celles d'un grand nombre de demeures seigneuriales étudiées dans cette monographie. Ceci nous amène à nouveau à cette question : quels personnages importants ont pu faire construire pareille demeure à ce niveau de qualité dans un bourg relativement modeste ? Nous aurons des pistes de réponse dans la dernière partie de cette étude.

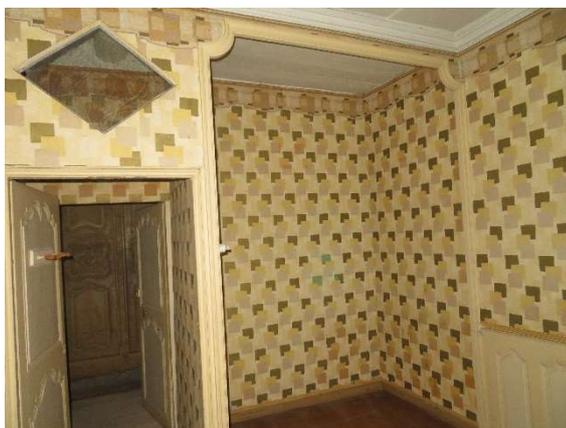
Par ailleurs, restons aux réalisations de menuiserie de cette partie du bâtiment notamment en envisageant cet ensemble proche du boudoir du rez-de-chaussée : cheminées, placards, alcôves, gardes-robes. Autant d'aménagements, très modernes pour l'époque, assurant un confort



en terme de chauffage de l'ensemble du bâtiment ainsi que du mobilier intégré que nous appelons « *dressing*» actuellement. Le réaménagement de l'hôtel de Bar au 18^e siècle a bénéficié également d'un mobilier du même type.

Les planchers d'origine ont été doublés de nouveaux parquets, certains en forme d'épis, modernisation des sols anciens par recouvrement.

Le long du couloir central, se dresse une imposante galerie de placards joliment sculptés et moulurés : six portes surmontées d'une croix de type du Saint-Esprit. Mobilier qui devait se trouver à l'origine dans la salle à manger. Ensemble qui a été déplacé, car nous avons retrouvé une face des panneaux de côté. Galerie donnant sur des chambres avec alcôves, portes avec leur imposte....





De nouveaux travaux d'installation électrique ont montré des difficultés de passer des câbles par les planchers car entre les poutres, un remplissage de pierres a ainsi comblé ces vides sous forme de voûtains. En voici un exemple découvert lors du dégagement d'un plancher d'origine en mauvais état...

Les voûtains plats, intégrés à l'intérieur des planchers ont pour fonction la solidité et la stabilité de l'ensemble du bâtiment. Un gage de qualité de cette construction qui a pu traverser les siècles sans grands dommages.

Il a quand même été nécessaire de placer un important contrefort d'angle au 20^e siècle pour stabiliser l'ensemble, sans doute suite à un début de lézarde dans la jonction sur la façade sud et le pignon est. Les traces de réparation sont visibles.

Le galetas

Ce type de logement se trouve sous les toits, éclairé par des lucarnes. C'est ici que l'on va découvrir l'appartement des domestiques accessible par le maître escalier. Plusieurs locaux sont aménagés avec des cloisons et plafonds qui dégagent l'ensemble des murs extérieurs et constituent une forme d'isolation avant la lettre. Dès la sortie de l'escalier à gauche, on pénètre dans un petit couloir lambrissé qui conduit à deux chambres aménagées avec placards, alcôves, cheminée, une pièce close sans doute pour un ou des enfants. L'ensemble, d'après le travail de menuiserie, doit dater du début du 19^e siècle.



Le fond du couloir donne sur le grenier constitué d'une cloison avec vue vitrée sur cette partie. Les vitres ont été réalisées par les souffleurs de verre, sur marbre, sans doute au 18^e siècle comme l'ont déclaré les premiers visiteurs lors de notre découverte avec la Société Académique du Puy-en-Velay. L'occupation de cette partie par les domestiques est fréquente dans les châteaux. Les cuisines étaient souvent au sous-sol.

L'autre partie, le grenier, est agrémentée de fenêtres apportant une bonne lumière et une vue panoramique sur le sud. Les pièces sont réparties en atelier domestique de menuiserie et réparations ainsi que des charniers pour le séchage et la conservation des charcuteries. Tout ce qui servait à la domesticité pour servir les maîtres des lieux.

Les boiseries du 18^e siècle.

Certains locaux ont encore leurs plafonds en bois, décorés d'une moulure rapportée. On retrouve la coloration en bleu indigo. Nous avons retrouvé les mêmes réalisations dans les pièces à vivre du château de Poinçac près de Coubron. Certaines cloisons du 18^e siècle sont en bois, également. Les parties basses des murs pleins sont ornementées de boiseries dans le style Louis XV. Il en est de même pour les planchers d'origine, fixés à l'aide de clous forgés. C'est le cas du galetas mais aussi de la galerie du premier étage.



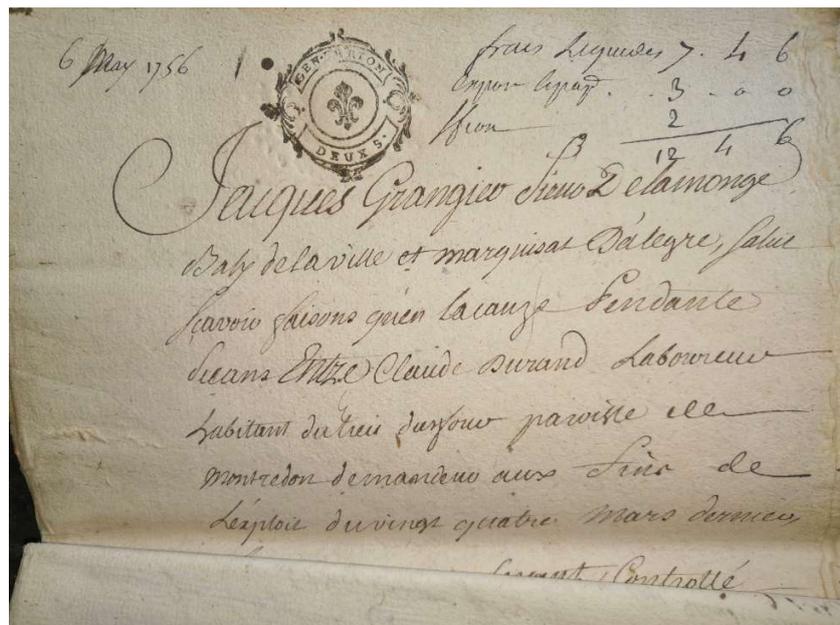
Ici



Un exemple de boiseries démontées pour traitements, suite à des problèmes d'humidité ascensionnelle. Les traces d'outils anciens et la présence de clous forgés attestent de l'ancienneté de ces boiseries qui auront servi de modèles pour des parements en suite lors d'aménagements et modifications au cours du 20^e siècle.

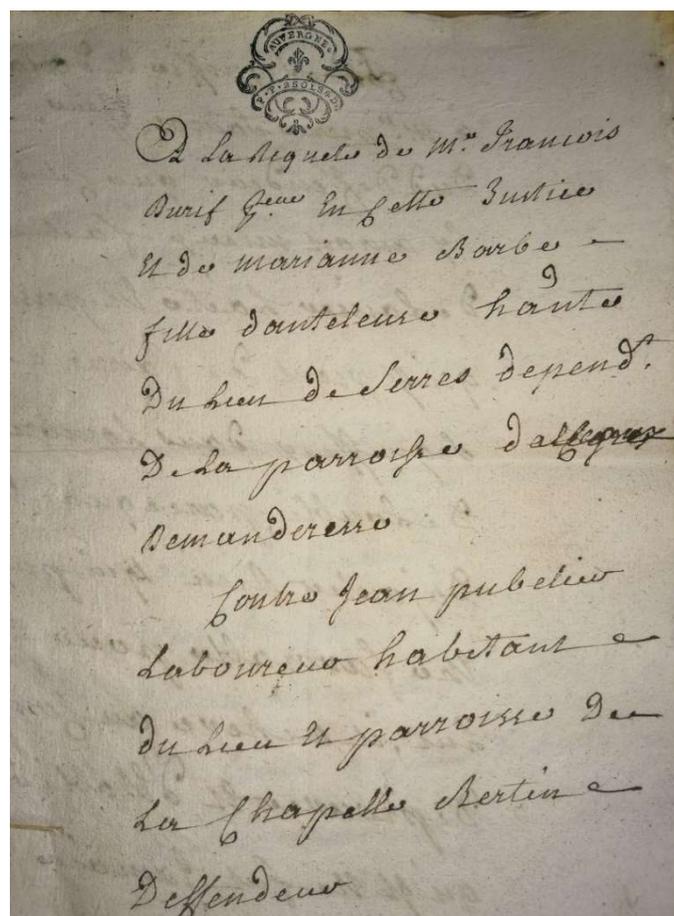


Les occupants de l'hôtel sous l'Ancien Régime.



signés de Jacques Grangier, seigneur de La Monge, bailli de la Cité d'Allègre et du marquisat, lieutenant royal ainsi que de Durif, procureur royal .

Lors du nettoyage en plusieurs phases du grenier, nous avons retrouvé des caisses de carton en partie écrasées sous des voliges anciennes en provenance de déchets de chantiers de réfection de la toiture au 20^e siècle. Des milliers de pages, de documents et de courrier qui nous permettront de mieux cerner l'histoire de l'occupation de ce bâtiment. Ceux qui nous intéressent ici, constituent un important lot de documents dont les datations commencent au début du 18^e siècle, un grand nombre notamment



Jacques Grangier, juge châtelain, était représentant du Marquis Yves V d'Allègre, chargé de collecter l'impôt, de faire respecter la justice et d'organiser la sécurité de la Cité. Plusieurs documents précisent qu'il était également lieutenant royal.

François Durif, fréquemment cité dans les documents retrouvés, était procureur royal, officier du ministère public près de la haute justice seigneuriale.

Un grand nombre d'actions en justice se situe sur Allègre et les villages environnants. C'est une mine de renseignements qui pourra nous donner des informations sur la vie quotidienne des laboureurs, des gens du peuple, plaignants dans des affaires diverses. En témoigne cette suite de documents datés de 1783 et reprenant une affaire d'abus sexuels sur une domestique et qui va dans le sens de la plaignante mettant en évidence l'irresponsabilité de son maître qui a laissé faire ou a feint d'ignorer la situation.

Ces documents, dont du courrier adressé à ces deux personnages, se sont retrouvés dans cette demeure et vont dans le sens d'une occupation des lieux vraisemblablement par la dynastie des Grangier débutant en 1698 avec François Grangier.

Quatre générations vont administrer les terres du marquisat.

Dès 1717, la dynastie des Durif, dont les Durif Laroche déjà cités dans les documents retrouvés et ayant des fonctions juridiques complémentaires à celle des Grangier, sont tour à tour fermiers du marquisat, lieutenant royal, procureur des finances ... dont vous trouverez en annexe les tableaux récapitulatifs rédigés par René Bore qui nous a été très précieux pour cette recherche.

Famille apparemment influente et puissante que celle des Grangier, car Pierre Grangier, fils de Jacques Grangier, avocat au parlement de Riom va effectuer le 9 août 1733 «*l'inventaire des meubles, effets, titres et papiers de la succession de monseigneur le mareschal d'Alègre estant en cette province d'Auvergne*». Extrait d'une étude bien documentée intitulée «**Le plan de gestion des jardins de Cordès, Orcival, Puy-de-Dôme**» par Dominique Pinon, paysagiste DPGL, historien des jardins, mars 2013.



Retable et autel de la chapelle

En 1755, lors de la destruction de la chapelle du château d'Alègre, Pierre Grangier réussit à acquérir le retable et l'autel en marbre de la chapelle pour les installer à Cordès. À la même époque, il acheta une grande dalle de marbre pour la placer devant l'autel.

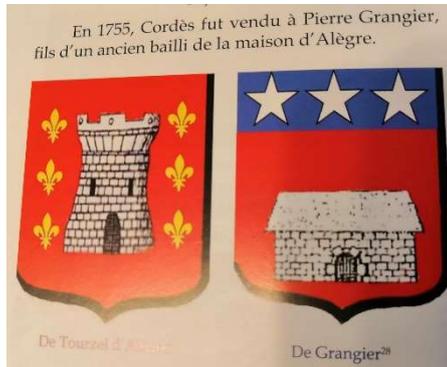


Gisant d'Yves II d'Alègre

Cette dalle y resta en place jusqu'en 1946, quand un architecte des Monuments historiques eut la curiosité de la dégager et de la retourner. On découvrit alors qu'elle représentait le gisant en parfait état d'Yves II d'Alègre.

Ci-joint un extrait de l'ouvrage de Jean-Claude Moulier «**Châteaux, seigneurs et sites fortifiés de Basse-Auvergne**», tome 2 – pages 18 et 19.

Pierre Grangier fait l'acquisition du château de Cordès qu'il connaît très bien depuis trente ans, lors d'une vente publique le 19 février 1755 pour le montant de 120.000 livres. Conversion faite cela correspondrait à 1.353186 euros. Non seulement, il fera cette acquisition mais il réalisera d'importants travaux d'embellissement intérieurs dont des stucs muraux. Il connaît bien Allègre et il récupérera le retable de la chapelle Saint-Yves et le gisant d'Yves II, toujours visibles aujourd'hui dans la chapelle du château.



En 1755, Cordès fut vendu à Pierre Grangier, fils d'un ancien bailli de la maison d'Alègre.

Famille influente et puissante que celle des Grangier. Il n'est pas impossible que ce soit cette famille qui ait fait construire l'hôtel particulier d'Allègre dont nous venons de faire une première description circonstanciée.

Si d'aventure ceux qui nous lisent trouvent des pistes complémentaires à notre recherche, leurs avis seront les bienvenus.

André Louppe – 12 mars 2024